La Légende de la Ville d'Is

par L. OGÊS

Edité par le Syndicat d'Initiative de Cornouaille

Louis OGÈS

—

LA LÉGENDE
DE LA
VILLE D'IS

GRALLON LE GRAND

Le personnage principal de la légende de la ville d'Is est le roi Grallon.

Nous ne savons rien de bien précis sur ce roi, dont le nom se retrouve encore comme nom de famille sous la forme *Grall.*

Ce fut, croit-on, le fondateur du petit royaume constitué par la Cornouaille armoricaine et qui aurait eu deux capitales : Quimper et Is ou Ker-Is. Il se couvrit de gloire en combattant les Normands qui, remontant l'Odet, avaient, dès le Ve siècle, envahi et pillé une partie de la Cornouaille. Son historien, Gurdisten, qui écrivait au IXe siècle, nous apprend qu'il avait tranché la tête à 5 de leurs chefs, pris 5 de leurs barques et triomphé dans 100 combats.

Le royaume de Grallon était peuplé de Bretons venus de Grande-Bretagne, et d'Armoricains qui habitaient déjà le pays. Les premiers étaient chrétiens, les seconds étaient païens.

Il s'est formé autour du roi un cycle légendaire. Dans le poème intitulé « *Le lai de Grallon-Meur* » (Grallon Le Grand), Marie de France chanta, au XIIe siècle, la beauté et la bravoure du roi de Cornouaille. Il conquiert l'amour de la plus belle femme du monde, une fée au sourire enchanteur. Puis, il perd ses bonnes grâces et la supplie en vain. Légère comme un oiseau, elle traverse un fleuve en prévenant Grallon que s'il essaie de la suivre il se noiera. Grallon cependant se lance à sa suite et va disparaître sous le flot irrité lorsque la fée, touchée de pitié et prise d'un retour de tendresse, le repêche :

« Hastivement est returnée,
A la rivière en est alée,
Par les flancs saisit son ami,
Si l'en amaine ensemble od li... »

C'est Grallon qui tient la plus large place dans la légende de la ville d'Is. Le dénouement est imité du lai de Marie de France. Pour sauver Grallon des flots, Saint Guénolé s'est substitué à la fée bienfaisante.

Un ancien poème nordique nous présente Grallon guerroyant dans les pays brumeux du nord, « les pays où les matins sont sans rire ni soleil ». Il y rencontra Malgven, princesse du septentrion dont il devint le prisonnier d'amour. Il voulut la ramener en Cornouaille : elle mourut pendant la traversée en donnant le jour à une fille. C'est à cette fille que la légende donnera plus tard le nom de Dahut.

Grallon mourut, dit son historien, aux premières années du VI^e^ siècle...

Ce Grallon est celui-là même dont la statue équestre s'élève entre les deux tours de la cathédrale Saint-Corentin. Le monarque est représenté sous les traits d'un vieux guerrier à cheval, le sceptre en main, la tête ceinte du bandeau royal...

Grallon a-t-il vraiment existé ? « Peut-être ! » disent les historiens. « Certainement ! » disent les Quimpérois, « et la preuve qu'il a existé, c'est qu'on lui a élevé une statue ». L'argument est sans réplique : inclinons-nous.

Le bon peuple de Quimper a mis sa ville sous la garde de Grallon à la barbe fleurie. Depuis de longs siècles, le cavalier de pierre veille sur la Cité. Sous la Révolution, son titre de roi lui fut fatal : la statue fut abattue en 1793. Elle fut rétablie en 1858. Fr. Le Guyader lui a consacré un beau sonnet :

« Tel qu'il est aujourd'hui, monté sur sa tour Magne,
Colosse bienveillant au geste triomphal,
Il protège et bénit, du haut de son cheval,
Quimper, sa ville, et son bon peuple de Bretagne... »

Le nom de Grallon est resté, dans la mémoire populaire, étroitement uni à celui de saint Corentin, premier évêque de Quimper, dont il fut, selon la tradition, le contemporain et l'ami. Saint Corentin vivait dans un ermitage qu'il avait bâti à Plomodiern. Près de son ermitage se trouvait une claire fontaine où vivait un poisson merveilleux. Pour se nourrir, Corentin coupait chaque jour une tranche de son poisson. Aussitôt remis à l'eau, il redevenait entier. Grallon s'étant égaré au cours d'une partie de chasse, arriva, littéralement exténué de faim et de fatigue devant la demeure du saint Celui-ci le réconforta et le nourrit grâce à son poisson. C'est en reconnaissance de cette hospitalité que Grallon nomma Corentin évêque de Cornouaille.

Le roi Grallon joua également un rôle dans la vie de saint Ronan, patron de Locronan. Saint Ronan quitta l'Irlande à la fin du V^e^ siècle pour convertir les Armoricains qui étaient encore païens.

A cette époque, les saints qui étaient tout puissants et qui ne faisaient rien comme les autres, traversaient la Manche dans des auges de pierre qui leur servaient de bateau. Un jour, des pêcheurs du Léon aperçurent, venant droit vers eux, un rocher

que les flots ballotaient comme une épave. Ils remarquèrent sur ce singulier radeau, un homme agenouillé ; plongé dans une fervente oraison, il ne se souciait pas de conduire sa barque. Celle-ci accosta au rivage et saint Ronan mit pied à terre. Aussitôt le rocher se changea en une jument de pierre. Ronan monta sur son dos et en peu de temps fut transporté jusqu'à Locronan où il construisit son ermitage.

Les habitants de Locronan, qui pratiquaient encore la religion druidique, virent en lui un sorcier, une sorte de loup-garou et l'accusèrent de crimes extraordinaires. Une femme, du nom de Keben, se montra particulièrement acharnée après ce pieux ermite et le poursuivit d'une haine farouche parce qu'il avait réussi à convertir son mari. Un jour, elle se précipite sur Ronan; elle veut le griffer, le mordre, lui cracher au visage. Mais ses jambes fléchissent et se paralysent soudain. Elle ne put se relever que lorsque le saint le lui permit en faisant un signe de croix.

Terriblement vexée, Keben rumine sa vengeance. Une nuit, elle se lève, va prendre au berceau sa petite fille et l'enferme tout endormie dans un coffre caché derrière les fagots. Dès le matin, elle sort de chez elle en sanglotant, et accuse Ronan d'avoir tué son enfant. Tout le pays, ameuté par elle, réclame la mort du sorcier.

Keben se rend à Quimper, qui était alors la capitale du roi Grallon. Devant le roi, elle accuse formellement Ronan d'avoir assassiné sa fille et de l'avoir ensuite donnée à manger aux loups.

Grallon répondit : « Justice sera faite, qu'on amène Ronan ! »

Conduit devant le roi, Ronan affirme son innocence. Keben maintient ses accusations. Grallon ne sait à qui entendre. Il décide alors de soumettre l'ermite à une sorte de jugement de Dieu. « Je possède, dit-il, deux dogues terribles. Nous allons les lancer sur Ronan. S'il est innocent, Dieu le protègera ». Les deux molosses sont détachés et s'élancent sur le saint en aboyant furieusement. Mais Ronan lève la main et fait le signe de la croix. Aussitôt les dogues apaisés viennent se coucher à ses pieds et lui lèchent les mains.

Comme il se devait, Grallon fit des excuses à l'ermite... Mais Keben maintenait ses accusations... Ronan demanda alors qu'on apporte devant le roi un certain coffre qui se trouvait dans le bûcher de son accusatrice. On l'ouvrit : l'enfant se trouvait au fond du coffre, mais ce n'était qu'un cadavre, l'asphyxie avait fait son œuvre.

Ronan se met alors en prière. A l'étonnement de tous, la fillette ouvre les yeux et se dresse sur son séant. Keben veut alors s'enfuir, mais la foule lui barre le passage et s'apprête à la lapider. Le saint intervient et exige qu'on la laisse retourner chez elle saine et sauve.

Dès lors, Ronan vécut honoré et respecté de tous. Quant à Keben, son nom resta synonyme de méchante femme. Aujourd'hui encore, au pays de Locronan, et même à Quimper, la plus grande injure que l'on puisse adresser à une femme est de la traiter de Keben.

Le rocher qui servit d'embarcation et de monture au saint se voit toujours sur la montagne de Locronan. On l'appelle « Ar Gazeck-Ven) (la jument de pierre) ; il continue à être l'objet de pratiques superstitieuses, assez bizarres. Les femmes stériles vont s'asseoir sur la Jument de pierre : elles sont ensuite assurées de connaître les joies de la maternité.

Qui ne connaît la belle poésie d'A. Chénier intitulée : « La jeune captive » ? L'héroïne du poème est Aimée de Coigny dont la famille est originaire du pays de Locronan. On assure que sa grand'mère naquit 20 ans après le mariage de ses parents, à la suite d'un pèlerinage à la « Jument de pierre ».

Comme quoi, sans la Jument de pierre, A. Chénier n'aurait pas eu l'occasion d'écrire ce beau poème qui se trouve dans toutes les anthologies.

Mais, nous voici loin de la ville d'Is et même du roi Grallon.

La légende rapporte que le roi Grallon aimait surtout deux choses : la musique et le bon vin. A partir du XV^e^ siècle, les musiciens de Quimper lui rendaient chaque année un solennel hommage au cours d'une curieuse cérémonie célébrée la veille de la fête de sainte Cécile, patronne des musiciens.

Voici en quoi consistait cette cérémonie qui fut célébrée jusqu'à la Révolution. La veille de la fête de sainte Cécile, à 2 heures de l'après-midi, le clergé et les musiciens se rendaient sur la plateforme qui domine le portail de la cathédrale, auprès de la statue de Grallon. Les musiciens le régalaient des meilleurs morceaux de leur répertoire. Puis, un valet de ville, tenant une bouteille de vin, un verre et une serviette blanche, montait en croupe sur le cheval du roi. Tandis que le Chapitre entonnait un hymne et que la musique exécutait une symphonie, le valet versait une rasade dans le verre, le tendait au roi et le buvait lui-même d'un trait. Il essuyait ensuite la bouche de Grallon avec sa serviette blanche.

Il répétait ce manège à plusieurs reprises, puis il lançait le verre sur la place au milieu de la foule des spectateurs attirés par cette solennité. Tout le monde se précipitait pour essayer de l'attraper ; une gratification de 100 écus était promise à celui qui le rapporterait non félé. Ceci n'arriva jamais ce qui faisait dire aux mauvaises langues que le Chapitre n'offrait cette belle récompense qu'avec l'entière certitude d'être toujours dispensé de la donner. On finissait la cérémonie en plaçant une branche de laurier dans la main droite de Grallon.

Et voici une autre légende, toute récente celle-là, puisqu'elle se passait il y a quelques années, pendant l'occupation allemande. Par une froide nuit de décembre, un Quimpérois, disciple de Bacchus, comme Grallon, rentrait très tard à son domicile après avoir trop fêté la dive bouteille. Il était minuit, l'heure où les fantômes rôdent dans les chemins déserts.

Passant par la place Saint-Corentin, notre homme constata avec stupéfaction que Laënnec n'était plus sur son socle de porphyre. « Pauvre Laënnec », se dit-il, les Allemands l'ont sans doute enlevé ! Et il dévida, à l'adresse des autorités occupantes, tout un chapelet d'injures que je me garderai bien de répéter. Mais voilà que, tout-à-coup, dans le silence de la nuit, il entend, venant du ciel, une respiration sifflante, puis une toux rauque, caverneuse, multipliée par les mille échos de la ville. « Respirez !... Toussez !... », disait une voix.

Notre fêtard leva la tête et que vit-il ? Là-haut, sur la plate-forme qui domine le portail de la cathédrale, Laënnec auscultait le roi Grallon. Le pauvre homme, exposé aux courants d'air de la place Saint-Corentin, avait pris froid et avait demandé une consultation à Laënnec qu'il savait particulièrement compétent en la matière...

LA LÉGENDE DE LA VILLE D'IS

Malgven, reine du Nord.

A Quimper, en grand deuil, en grande tristesse, vivait Grallon, roi de Cornouaille.

Et les choses allaient ainsi depuis qu'était morte la reine Malgven, la plus belle des femmes quand la vie colorait ses traits.

Le roi se remémorait ses hauts faits et ses prouesses dans les fjords et les cités lointaines du Septentrion.

Avide de périls et de butin, il équipait des flottes et s'en allait pirater dans les pays du nord. Il montait toujours plus haut, vers les soleils de minuit, les fjords désolés, les neiges éternelles. Il plantait ses tentes sur les grèves et montait à l'assaut des burgs.

Un jour, sa fortune tourna. L'hiver était venu. Bon nombre de ses Cornouaillais avaient été enterrés dans le sable nordique. Ses lieutenants grognonnaient : ce château cramponné au roc était inaccessible. Il y avait trop longtemps que leurs épouses les attendaient. Qu'il continuât de guerroyer seul s'il lui chantait. Eux, ils allaient mettre à la voile et reprendre la mer. Grallon sentait que son destin l'enchaînait là. Il les regarda embarquer et, un soir, il se trouva seul au pied des remparts imprenables. Pour la première fois, il connaissait la tristesse des vaincus...

Il eut la sensation d'une présence. Il releva la tête. Blanche dans le clair de lune, sa cuirasse et son haubert ruisselant de clarté, se tenait une femme aux cheveux roux largement épandus. Elle était belle comme une déesse de la guerre. Une eau d'enchantement luisait dans ses yeux.

C'était Malgven, reine du Nord. « Je te connais, étranger. Tu es courageux. Tu as pensé qu'un cœur vaillant valait des armées. Mon époux est vieux. Son épée est rouillée... Nous le tuerons et tu m'emmèneras dans ta Cornouaille »...

Par un crime, le roi d'Armorique conquit une femme. Ils prirent un coffre d'or, et comme Grallon se lamentait que tous

ses navires eussent fui, Malgven le fit monter avec elle sur son cheval magique, Morvarc'h, « le cheval-de-la-mer », noir comme la plus sombre nuit et soufflant du feu par ses naseaux.

Grallon prit Malgven en croupe et, rabotant la crête des vagues, Morvarc'h porta les deux amants jusqu'aux nefs bretonnes...

La naissance de Dahut.

Un orage dispersa la flotte et, une année, toute une année, Grallon et Malgven voguèrent au hasard des mers. Dans l'ouragan, dans le vent chargé de sel, dans les embruns poudroyants une fille naquit, mais la belle reine du Septentrion n'aborda point les môles cornouaillais. Elle mourut. On dut la livrer à l'Océan, raidie dans sa cotte de mailles, ses yeux fermés. Grallon ne s'en consola jamais et s'enferma dans son château, farouchement, cherchant l'oubli au fond des coupes de vin...

L'enfant grandissait à sa guise. Elle était éblouissante comme sa mère et s'appelait Dahut. Des orages crépitaient dans ses prunelles. Le roi jouait avec ses boucles fauves : « Ah ! fille de mon beau péché, par toi seule, je tiens à la vie ! » La bouche de Dahut s'entrouvait pour le sourire, mais son âme restait voilée au plus profond de ses yeux. Sa jeunesse était insaisissable et trouble. Elle ne respirait librement que lorsque ses courses l'amenaient sur la falaise, face au large, au déploiement vertigineux de l'Océan. Elle semblait alors près de prendre son essor, oiseau exilé de quelque Thulé des Brumes.

Dahut persuada son père de lui construire une ville sur les grèves où elle avait rêvé, enfant. Elle voulait sa ville, une ville au bord de la mer.

La ville construite contre la mer.

Grallon était incapable de résister aux caprices de cette fille qui ressuscitait pour lui Malgven. Des milliers et des milliers d'artisans firent jaillir une cité féerique de la mer. Une digue titanesque la défendait contre les marées. Une écluse, aux portes de bronze, permettait d'emplir les bassins et de renflouer les barques. Aux heures de haute mer, on la fermait pour ne la rouvrir qu'au bas de l'eau. Grallon en avait la clef.

Les fiançailles de Dahut avec l'océan.

Dès lors, les pêcheurs, dans le couchant, virent errer sur la grève où tombaient à pic les tours du palais, une magicienne aux gestes sibyllins dont la voix montait pour d'étranges incanta-

tions. Sur les sables luisants du crépuscule, c'était Dahut qui, blanche d'écume, peignait ses cheveux enflammés et chantait :

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu.

« Je suis née sur la mer, au milieu des vagues laiteuses et dans les brumes ouatées. Quand j'étais enfant, tu grondais sous moi, je jouais sur ton large dos et tu grondais. Je caressais ta toison d'écume et tu t'apaisais.

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu.

« Toi qui retournes comme tu veux les barques et les hommes, donne-moi les navires somptueux des naufragés et les cargaisons opulentes ; donne-moi les cœurs des hommes farouches et des frêles adolescents sur qui j'abaisserai mon regard. Ne sois pas jaloux. Aucun de ceux-là ne se vantera de mon choix. Je te les rendrai l'un après l'autre. Je n'appartiens qu'à toi.

« Océan, bel Océan bleu, roule-moi sur le sable, roule-moi dans ton flot. Je suis ta fiancée, Océan, bel Océan bleu »...

Elle jeta un jour sa bague dans le reflux. Une lame l'emportat. Dahut devint impératrice d'un peuple pilleur d'épaves, et le seul Dieu qu'elle adorât, pendant que Grallon, envoûté par le souvenir de Malgven, s'ivrognait au fond des salles du palais, était l'Océan.

Le masque magique.

La ville d'Is ne tarda pas à devenir un lieu de plaisir et de débauche. Tous les jours c'étaient festins, jeux et danses. L'église était délaissée, l'ortie en obstruait le seuil.

Dahut donnait le ton et l'exemple de toutes les folies. Jusqu'au matin ses fenêtres restaient éclairées ; on entendait les chants et les rires, le son des harpes et la rumeur joyeuse des convives.

Chaque soir un nouvel amant venait s'asseoir auprès de Dahut; elle lui faisait un collier de ses bras blancs et l'enveloppait de sa chevelure parfumée. Et l'on vidait, aux amours de Dahut, les hanaps d'or.

Ainsi, chaque soir, elle se faisait amener dans son palais les jeunes gens qu'elle avait choisis pour victimes. Les serviteurs leur couvraient le visage d'un masque de soie. Ils demeuraient auprès de la fille du roi jusqu'à la naissance du jour. Dès que le chant de l'alouette se faisait entendre, le masque se resserrait sur la gorge et les tempes et étouffait l'amant d'une nuit.

Un cavalier au manteau noir, monté sur un cheval noir, jetait le corps en travers de sa selle et s'en allait le lancer dans l'Enfer de Plogoff, par-delà la baie des Trépassés; il livrait à l'Océan

les amants de la belle Dahut dont le caprice ne passait jamais les premiers rayons de l'aube.

Vers le printemps, arriva un chevalier d'étrange aspect. Rouge étaient son justaucorps et son manteau ; rouge son chaperon, rouge son cheval. Ses mains étaient longues et fines et terminées par des ongles aigus et recourbés.

Il ne répondit pas au sourire de Dahut.

Un soir, cependant, l'étranger glissa sa main pâle, aux ongles aigus, dans la chevelure fine de la princesse.

Soudain un bruit sourd s'éleva du côté de la mer et un coup de vent terrible heurta les murailles.

— Que la tempête rugisse et nous assaille ! dit Dahut ; les portes de bronze la bravent et seul le roi Grallon porte à son cou la clef qui les ouvre.

— Belle qui tant m'aimez, pour mon plaisir me donneriez-vous cette clef ?

— Ah ! beau sire, je ne le puis ! le roi ne la quitte jamais.

— Il dort. Prendre à son col la clef d'argent serait prouesse facile.

Elle s'inclina pareille à une fleur que courbe la tempête, puis elle se leva pour satisfaire l'étranger.

La submersion de la ville.

Grallon dormait, alourdi par le vin. Dahut s'approcha pieds-nus de sa couche et décrocha du cou de son père la chaîne à laquelle il suspendait la clef des écluses. Elle marcha vers la digue et, arc-boutée, fit grincer les portes de bronze.

Une vague, haute comme la plus haute montagne, s'écroula sur elle et l'emporta dans son recul. Dahut rugit, comme si, vive, on lui eût arraché le cœur. Elle courut jusqu'à son père : « Vite ! Morvarc'h ! l'Océan a renversé les digues ! »

Le roi prit sa fille en croupe, comme jadis il avait pris Malgven. L'étalon fit voler les galets sous ses sabots, traqué par les beuglements de la tourmente. L'Océan, le vieil époux, réclamait sa proie. « Père, sauvez-moi de lui ! »

Le cheval, maintenant, se cabrait dans l'eau qui montait à gros bouillons. Une lame venait lécher sa croupe et s'entortiller autour des jambes de la femme. Les vagues dépassaient les falaises. Dahut serrait son père à l'étouffer. « Sauvez-moi, père! Sauvez la fille de la reine Malgven ».

Le Missionnaire de Dieu.

Dans la déflagration d'un éclair, une voix formidable rebondit de rocher en rocher : « Lâche, le démon qui te tient », tonnait la voix.

Une forme, pâle comme un cadavre enveloppé du suaire, se dressait sur un promontoire. C'était saint Guénolé. « Malheur à toi ! » clamait le saint. « Sauve-moi, emporte-moi au bout du monde ! » gémissait la « fille impudique ». Morvarc'h, le poil hérissé, restait sur place, flairant le vent noir. Alors l'étreinte de Dahut se desserra ; Gradlon d'un tour de reins se dégagea, et les flots se refermèrent sur la maudite qu'attendait dans l'abîme une sarabande de spectres : tous ceux qu'elle avait fait jeter, au lendemain de leur unique nuit d'amour, dans l'enfer de Plogoff.

LA SUBMERSION DE LA VILLE D'IS

Voici la traduction de la fameuse ballade bretonne : *Livaden Keris* (la submersion de la ville d'Is), par La Villemarqué, l'auteur du *Barzaz-Breiz* (Chants populaires de la Basse-Bretagne).

I

As-tu entendu, as-tu entendu ce qu'a dit l'homme de Dieu au roi Grallon qui est à Is ?

« Ne vous livrez point à l'amour, ne vous livrez point aux folies. Après le plaisir, la douleur.

« Qui mord dans la chair des poissons, sera mordu par les poissons ; et qui avale sera avalé.

« Et qui boit et mêle le vin, boira de l'eau comme un poisson, et qui ne sait pas, apprendra ».

II

Le roi Grallon parla :

— Joyeux convives, je veux aller dormir un peu.

— Vous dormirez demain matin ; demeurez avec nous ce soir, néanmoins, qu'il soit fait comme vous le voulez.

Sur cela, l'amoureux coulait doucement, tout doucement ces mots à l'oreille de la fille du roi :

— Douce Dahut, et la clef ?

— La clef sera enlevée, le puits sera ouvert : qu'il soit fait selon vos désirs...

III

Or, quiconque eût vu le vieux roi endormi, eût été saisi d'admiration.

D'admiration, en le voyant dans son manteau de pourpre, ses cheveux blancs comme neige flottant, sur ses épaules, et sa chaîne d'or autour de son cou. Quiconque eût été aux aguets, eût vu la blanche jeune fille entrer doucement dans la chambre, pieds nus :

Elle s'approcha du roi son père, elle se mit à genoux et elle enleva chaîne et clef.

IV

Toujours, il dort, il dort le roi. Mais un cri s'élève dans la plaine : — L'eau est lâchée ; la ville est submergée...

— Seigneur roi, lève-toi. Et à cheval... Et loin d'ici. La mer débordée rompt ses digues...

Maudite soit la blanche jeune fille qui ouvrit, après le festin, la porte du puits de la ville d'Is, cette barrière de la mer...

V

— Forestier, forestier, dis-moi, le cheval sauvage de Grallon, l'as-tu vu passer dans cette vallée ?

— Je n'ai point vu passer par ici le cheval de Grallon, je l'ai seulement entendu dans la nuit noire: Trip, trep, trip, trep, trip, trep, rapide comme le feu.

— As-tu vu, pêcheur, la fille de la mer, peignant ses cheveux blonds comme de l'or, au soleil de midi, au bord de l'eau ?

— J'ai vu la blanche fille de la mer, je l'ai même entendue chanter : ses chants étaient plaintifs comme les flots ».

Is, reine de l'Océan.

La légende de la ville d'Is a alimenté la littérature contemporaine et même le théâtre.

Voici quelques passages extraits du beau livre de Fr. Le Guyader : « *L'Ere Bretonne* ». Vous goûterez, j'en suis sûr, ces vers sonores et puissants où se révèle le talent du poète quimpérois. On dirait une page de la « *Légende des Siècles* » :

« La ville d'Is avec ses deux millions d'hommes,
Reine de l'Océan et reine de l'Armor,
Riche, belle, vivait, jouissait sans remords,
Ville d'amour vouée au néant, à la mort,
Marquée au front du signe infamant des Sodomes.
Le Ménez-Hom tout noir l'enfermait au levant,
Puis, vers la mer, là-bas, où l'Océan commence,
Un mur cyclopéen, une muraille immense,
Insultant aux fureurs du Titan en démence,
S'élevait de la Chèvre à la pointe du Van.
Une porte d'airain, formidable et béante,
S'ouvrait sur l'Océan. Mais quand le flot montait,
Ses battants monstrueux, où la mer se heurtait,
Dressaient leurs murs de bronze, et la brise apportait
Comme un bruit de tonnerre à la Cité géante...
Et dans Is, un seul homme était pur et juste :
C'était le roi Grallon, le roi d'Is et d'Armor.
Il avait cent vingt ans. Mais très robuste encor,

Il aurait porté haut son front couronné d'or
Si le malheur n'avait courbé sa tête auguste.
Or, pendant que son Peuple et sa Fille et ses Fils,
Se ruaient à l'orgie, et se vautraient en elle,
Le vieux Grallon, dans son angoisse paternelle,
Sentant l'heure approcher, terrible et solennelle,
Priait à deux genoux, devant un Crucifix.
Et, chaque nuit, là-bas, gonflant ses flots funèbres,
L'Océan déchaîné montait en rugissant.
C'était comme une Voix, au loin avertissant.
Et la Porte d'airain, sous le flot bondissant,
Retentissait lugubrement dans les ténèbres...
O ville d'Is... ô ville aux puissantes murailles,
Dahut t'a préparé de belles funérailles...
Des gouffres de Penmarc'h aux remparts d'Occismor,
Les ténèbres, d'un voile épais, couvrent l'Armor.
Elles couvrent la terre, et la mer, et les astres...
C'est l'heure. Tout est prêt pour d'effrayants désastres.
C'est l'heure du Destin. C'est l'heure de Satan.
C'est la Porte d'airain qui s'ouvre... Et l'on entend
Ses quatre gonds jumeaux grincer dans les ténèbres.
Place au monstre Océan roulant ses flots funèbres.
Place à la mer... Place à la mer...
Is ne sera, bientôt, qu'un vaste gouffre amer...
O Ville d'Is... c'est peu que ta Porte géante
Livre aux flots déchaînés une brèche béante.
Ton mur cyclopéen, sous le flot triomphant,
S'écroule d'un seul bloc, comme un jouet d'enfant.
Tes tours, dont l'œil se lasse à mesurer le faîte,
Tes palais somptueux, tout pleins de bruits de fête.
Tes temples, tes trésors, tes femmes, tes amours,
Tout s'abîme, tout sombre... Et demain, et toujours,
Sans que plus rien de toi ne survive et surnage,
Si ce n'est ton seul nom qui, transmis d'âge en âge,
Perpétuera l'exemple avec le Souvenir.
Toujours, jusqu'à la fin des siècles à venir,
L'homme en cherchant ta place, ô ville enchanteresse,
Verra l'immensité de la Mer vengeresse...

LES LÉGENDES ANNEXES

Revenons à Dahut, que certaines légendes désignent aussi sous le nom d'Ahès. La tradition rapporte que Dahut, ou Ahès, fut changée en sirène. Parfois les matelots entendent un chant triste et doux qui semble monter des flots. C'est un air étrange dont les paroles inconnues évoquent tantôt une lamentation, tantôt une ardente supplication. C'est Dahut, dont l'âme errante expie ses péchés et demande aux vivants les prières qui feront cesser ses tourments.

D'après une tradition qu'on retrouve en Cornouaille, la ville d'Is n'aurait pas été détruite, mais seulement recouverte par la mer. Elle subsisterait, sous les flots, dans un état qui rappelle celui de la « *Belle au Bois dormant* ». Ses habitants sont occupés comme au moment de la catastrophe et demeurent dans une sorte de catalepsie enchantée.

Voici ce qu'on raconte à Audierne: « Un prêtre disait la messe au moment où se produisit la catastrophe. Il la continue encore et ne peut la terminer parce qu'il n'y a personne pour la lui répondre. Si un vivant continuait, là où il est arrivé, la ville d'Is redeviendrait ce qu'elle était avant le désastre. Il est même, dit-on, des personnes qui ont pu se convaincre par leurs yeux de cette existence enchantée. Un plongeur de Douarnenez qui s'était coulé le long de la chaîne, pour dégager une ancre, constata qu'elle était engagée dans les barreaux de la fenêtre d'une église et il vit, par le vitrail, la foule dans l'église et le prêtre à l'autel qui demandait quelqu'un pour répondre la messe. Le marin remonta vivement ; il alla conter la chose au curé qui lui dit : « Vous avez vu la ville d'Is. Si vous vous étiez proposé au prêtre pour répondre la messe, elle serait ressuscitée ».

La ville engloutie est donc une cité dont les habitants resteront jusqu'à la fin des temps dans un état qui n'est pas la mort réelle, mais une période de transition entre la vie et la mort définitive....

De Kérazan à la ville d'Is.

Il existe, non loin de la baie des Trépassés, un vieux manoir appelé le manoir de Kerazan.

« Au fond des caves du manoir de Kerazan se trouvait un souterrain qui, selon la légende, conduisait jusqu'au rivage. Un jeune homme de Cléden eut le courage d'y descendre et de l'explorer entièrement. Sa surprise fut grande de déboucher enfin par un escalier tournant qui ressemblait fort à celui d'un clocher d'église, sous le porche d'une sorte de cathédrale aux trois nefs emplies de fidèles. Elle était baignée d'une glauque lumière d'aquarium filtrant par des vitraux verdâtres. Il se rappela que c'était dimanche et qu'il n'avait pas assisté à la messe. Il alla s'agenouiller derrière un pilier, au milieu de gens inconnus, vêtus de façon singulière, qui priaient à mi-voix sans remuer les lèvres, en un breton si âpre et si vieux qu'à grand peine le nouveau venu en distinguait-il quelques paroles. Un bedeau quêtait dans un large plat d'argent.

« Le jeune gars remarqua que tout le monde donnait une pièce blanche, gros ou petit écu. — « C'est l'usage ici », pensa-t-il, et il se fouilla, sans extraire de ses poches rien autre chose que 2 ou 3 sous verdegrisés. « Donner si peu, se dit-il, je n'oserais jamais. J'aime mieux m'esquiver avant que le bedeau n'arrive à moi ». Et il se glissa furtivement vers le porche, non sans remarquer que les assistants, tout-à-l'heure indifférents à sa présence, suivaient sa retraite d'un regard consterné ou furieux. Une vieille femme était assise sur le banc du porche : « Vous avez mal fait de partir, prononça-t-elle, si vous aviez mis quelque chose au plat, ne fût-ce qu'un liard, la ville d'Is, où nous sommes, serait ressuscitée et remontée à la surface de la mer. Maintenant, il nous faudra attendre encore 100 ans une autre occasion. Partez vite, car la grand'messe va finir, et si les habitants vous trouvent ici en sortant, ils vous mettront en pièces dans leur colère ».

Le jeune homme regagna à toutes jambes son souterrain et revint à Kérazan, bien navré d'avoir manqué un si beau coup.

Jusqu'à ce que l'entrée du souterrain ait été murée, on y entendait, en prêtant l'oreille, la rumeur lointaine et profonde des flots déferlant sur les roches de la pointe du Van ou de l'Enfer de Plogoff (1).

La tradition rapporte encore, que, périodiquement, la ville d'Is reparaît sur la mer. J'ai été à même de me rendre compte comment cette tradition a pris naissance :

Par une belle journée du mois d'Août, je me promenais sur les dunes de Lesconil. Il faisait chaud, l'air vibrait, il y avait une forte réverbération ; au loin les bateaux paraissaient comme soulevés au-dessus de l'eau. Et voilà qu'à la place où j'étais accoutumé à voir les Etocs de Penmarc'h, je vois surgir une ville de rêve, une ville fantastique, entourée de remparts, avec de

(1) L. Le Guennec : *Nos vieux Manoirs à légendes.*

hautes tours crénelées, des châteaux, des maisons aux toits pointus, des églises aux clochers élevés... Si je n'avais pas connu le phénomène du mirage qui transformait ainsi les reliefs de Penmarc'h, j'aurais dit : « J'ai vu la ville d'Is... »

De la Pointe du Raz à la Ville d'Is.

Tous les sept ans, le second dimanche de juillet, à minuit, tandis que, sur la montagne sacrée de Locronan, se déroule la Troménie nocturne, la ville d'Is reparaît sur les flots.

Les églises, les tours, les digues et les maisons s'élèvent au-dessus de la mer. Le palais du roi resplendit d'une lumière mystérieuse ; la porte en est grande ouverte. Celui qui oserait y pénétrer verrait briller à ses yeux des trésors fabuleux : de l'argent, de l'or, des perles, des pierres précieuses et des diamants. Il suffit de les toucher pour en devenir l'heureux propriétaire.

Mais celui qui, les négligeant, continuerait son chemin, trouverait dans la dernière pièce, tout au fond du palais, posé sur un coussin orné de pierreries, l'anneau magique qu'y laissa Grallon.

Cet anneau fut taillé dans la racine du coudrier dont les fibres secrètes donnent la vie et la santé, la richesse et le bonheur ; le pollen d'or de ses fleurs mâles, jeté au vent, se porte vers les trésors cachés que l'on peut ensuite déterrer ; mais l'anneau merveilleux donne à son possesseur, outre la richesse, la force magique et le savoir qui y furent enclos par l'Enchanteur Merlin.

Celui qui convoiterait ces merveilles devrait se hâter, car au dernier coup de minuit, le charme s'évanouit, la ville prestigieuse disparaît à nouveau dans les flots...

Un intrépide chevalier du nom de Mor-Vran, brave entre les braves, résolut de tenter l'aventure. Avant la chute du jour, il se rendit au rivage. Assis à l'extrême pointe du Raz il vit à l'ouest se déployer les splendeurs du crépuscule et le soleil rouge s'enfoncer dans l'océan. La vague, à ses pieds, se faisait souple et insinuante, et son chant, doux à l'oreille, s'élevait, tantôt enveloppant et doux comme une musique de rêve, tantôt grave et profond comme la voix de lointaines orgues. Et quand la nuit eut dévoilé ses mystères, Mor-Vran se sentit pris par le charme profond de l'ombre et de la mer. Frôlé par des ombres furtives, il éprouvait une secrète et mystérieuse émotion.

Au premier coup de minuit, il vit surgir des flots, des remparts gigantesques, des tours élevées, des églises et des maisons. Un pont énorme étendait ses arches des rochers du Raz au palais de Grallon dont la porte était grande ouverte.

Mor-Vran s'élance, il court, il bondit, il entre dans le palais avant que sonne le troisième coup de minuit. Des salles nombreuses s'ouvrent devant lui. Dans la première, il voit des coffres pleins d'argent : il continue sa course. Plus loin, voici de l'or, de l'or à foison ; cent champs ne portent pas plus de graines que ces caisses ne recèlent de pièces d'or : il ne s'arrête pas. La troisième chambre renferme des perles, nombreuses comme le sable de la mer : il passe... Et voici que brillent à ses yeux des diamants entassés : il ne se laisse pas tenter ; il veut l'anneau magique qui lui donnera à son gré des diamants, des perles et de l'or. Il court vers la dernière salle où l'anneau repose sur sa couche précieuse. Il pourrait le saisir s'enfuir...

Mais voici que des jeunes filles enlacées apparaissent à ses yeux ravis. Vêtues d'écharpes diaphanes, onduleuses et légères, elles sont belles, d'une beauté surhumaine. Extasié, Mor-Vran contemple sous leurs voiles leur corps blanc et souple... Chacune tend vers lui une coupe d'or et l'invite à y tremper ses lèvres. Il a résisté à l'attrait de l'or et des diamants, mais la splendeur voluptueuse de ces femmes lui fait oublier l'anneau magique ; fasciné par leur lascive beauté, il s'arrête, et porte à ses lèvres la coupe qui se tend vers lui...

Le douzième coup de minuit retentit... Aussitôt, les jeunes filles aux charmes de qui il succombait, se changèrent en statues, froides comme le marbre. Les flots innombrables recouvrirent la cité dolente ; et nul ne revit le jeune homme intrépide qui pénértra dans la ville enchantée...

Christianisme et druidisme.

Dans la légende de la ville d'Is, on voit en lutte l'esprit du Bien, personnifié par Grallon et saint Guénolé, et l'esprit du Mal, personnifié par Dahut. Le folkloriste allemand Franz Wachler y voyait le symbole de la lutte entre le christianisme et le druidisme. Il a brodé sur ce thème une légende à sa façon dont il m'a envoyé une traduction. Cette traduction, écrite en un très mauvais français, était à peu près incompréhensible. J'ai refait son récit en en suivant le thème et l'esprit.

⁂

« La ville d'Is dressait ses remparts non loin du sombre promontoire du Raz, étrave géante, ultime contrefort du continent, voué aux tempêtes et aux brumes, délaissé par Dieu. Dans les grottes qui minent ses flancs, les flots mugissent sans trêve ; on y entend, les jours de tempête, hurler tous les monstres de l'enfer ; et dans la baie des Trépassés, toute proche, la vague déferle et roule dans ses plis, pêle-mêle, les galets et les ossements humains. Au-dessus de la ville engloutie, le sinistre cou-

rant du Raz roule éternellement ses eaux du nord au sud et du sud au nord, et brasse dans ses tourbillons les corps déchiquetés des noyés.

Là où règnent aujourd'hui la tristesse et la désolation, s'étendaient jadis de riants jardins, des villas cachées dans la verdure, une opulente cité dont les riches palais étaient défendus par des remparts et des tours qui semblaient défier les fureurs de l'Océan. Les navires y apportaient de riches cargaisons ; les habitants y vivaient heureux sous le sceptre de Grallon à la tête chenue.

Le palais du roi était la merveille de la Cité ; fait de marbre, de cèdre et d'or, il renfermait les plus beaux trésors du monde. Grallon y vivait, entouré de braves et loyaux chevaliers, aimé et honoré de tous. Il gardait auprès de lui son unique enfant, Dahut.

Dahut était belle ; son pur visage encadré d'une ondoyante chevelure brune, avait une telle douceur que le front soucieux de son père se déridait à son seul aspect. Elle possédait à la fois la grâce du corps et le charme de l'esprit. Choyée de tous, ses vœux étaient exaucés avant même d'être formulés. Le peuple l'honorait, les chevaliers l'admiraient et chacun tournait vers elle son désir et se flattait en secret de devenir son époux.

Mais Dahut restait insensible à tous les hommages ; ses sentiments étaient impénétrables et son sourire ne favorisait personne ; ni Kerret Le Brave, ni Arthur, jamais vaincu au tournoi, ni Tugdual, seigneur des côtes de Plou-Arzel, ni Olivier Le Sage, le plus savant de tous. Un amour secret remplissait son âme : mais nul ne pouvait se flatter de savoir pour quel heureux mortel battait le cœur de la fille de Grallon.

⁂

La nuit a recouvert la ville de son noir manteau. Pas un bruit, tout dort. Sur la plus haute tour, le guetteur, lassé de fouiller les ténèbres, s'est assoupi.

Une forme voilée glisse à pas furtifs à travers les chambres du palais et disparaît par une porte dérobée. Gracile et blanche, elle s'éloigne avec précaution et cherche l'ombre propice à ses desseins. Elle quitte la ville et se perd dans la forêt toute proche aux chênes discrets...

Un jeune homme paraît et l'étreint dans ses bras puissants :

— « Hoel ».

— Dahut, ô bien-aimée, je t'attendais depuis la chute du jour. Pourquoi viens-tu si tard ? As-tu enfin mis ton père au courant de nos projets ? Consent-il à notre union ?

— Hélas... Je n'ose lui avouer mon amour pour toi. Gwénolé a pris sur lui une influence exclusive ; il lui a fait jurer de n'accepter pour gendre qu'un adepte des lois chrétiennes. Mon père m'aime de tout son cœur, mais jamais il ne consentira à me donner au serviteur d'un culte abhoré. Abandonne tes dieux, Hoel, fais-toi chrétien, tu seras mon époux bien-aimé.

— Je t'adore, Dahut, je t'aime plus que tout au monde, mais la foi des ancêtres est pour moi chose sacrée, je ne puis la renier. Les plus fameux Druides de l'école de Sein sont de ma famille, le grand Pontife est mon oncle...

— Je le sais, mais je te veux pour époux devant le Dieu dont Gwénolé est le prêtre. Je n'aime pas Olivier à qui mon père voudrait laisser la charge du Trône, ni Judual, l'ami de mon enfance, ni Galonus, seigneur de Trémazan qui prétend à ma main ; tu as mon cœur, il est plein de toi.

— Suis-moi dans les forêts profondes où vit encore notre foi. Il y a cinquante ans, Corentin, protégé par Grallon, brisa les images de nos Dieux, mais leur souvenir est toujours en nous. Viens dans la forêt où se dressent nos autels...

— Non, je serais maudite. Grallon est l'ennemi de ton père.

— Mon père t'aimera comme sa fille... Demain, à la même heure, je t'attendrai à la fontaine de Troguer. Nous partirons loin d'ici, nous cacherons nos amours en des lieux qui ne le cèdent en rien aux splendeurs de la ville d'Is.

— Les portes seront fermées, je ne pourrai quitter la ville.

— Le garde t'ouvrira si tu lui montres la clef d'or, symbole du pouvoir royal.

— Hoel, que me demandes-tu ? Si je t'obéis, comment, au jour prochain où montera la grande marée d'équinoxe, ouvrira-t-on les écluses par où s'épanche le trop-plein de la mer ?

— Ne pense pas à cela Dahut. Je t'aime. Je te mènerai dans mon palais souterrain de Gaor-Inis où les eaux ne peuvent pénétrer. Tu seras mon épouse. Tout le reste m'est indifférent. Je t'aime Dahut. A demain...

De retour au palais, la jeune princesse ne peut retrouver le repos. Le sommeil a fui ses yeux. Le doute trouble son âme. Doit-elle obéir à l'ordre terrible du bien-aimé ?

D'un pas d'automate, sans trop savoir ce qu'elle fait, elle s'approche du roi qui dort du sommeil du juste. Elle prend à son cou la clef d'or qui ne le quitte jamais et s'enfuit dans les ténèbres de la nuit...

⁂

Depuis un an, Dahut est partie ; elle a quitté la demeure de son père pour le palais rocheux des ténèbres où vivent les

derniers Druides. Elle a abjuré le Christ, le Dieu d'amour que lui révéla Gwénolé. Désormais elle invoque les Dieux de l'air et de la terre : le terrible Eusus et Tarunn, le maître du tonnerre, et Belen, le guerrier aux cheveux d'or, et ceux qui donnent richesse et fécondité.

Le palais solitaire de Grallon ne retentit plus du rire clair de sa fille aimée. Le cœur du roi déborde d'une tristesse profonde...

Lorsque Corentin évoquait la Passion du Christ Sauveur, les druides farouches se retiraient, la rage au cœur, dans les forêts mystérieuses où ils régnaient en maîtres. Et maintenant ils se sont vengés. Aveuglée par eux, Dahut a trahi son Dieu et son père. Elle a connu les mystères de la foi druidique : le Grand-Prêtre l'a initiée aux rites anciens. Puis un jour, vêtue d'une ample robe verte, on l'a amenée près de son fiancé devant l'autel où brûlait le feu du sacrifice. Pour affirmer la sincérité de sa conversion et prouver qu'elle a tout oublié : son passé, son père et son Dieu, elle fait vœu d'obéir aux ordres du Grand Druide. Lui seul a le pouvoir de s'entretenir avec les puissances célestes. Chaque année, au sixième jour de la nouvelle lune, il se montre au peuple et, murmurant les paroles magiques des hymnes glorieuses, il coupe de sa faucille d'or le gui sacré qui guérit tous les maux... Il tient Dahut sous son regard dominateur que nul ne peut soutenir :

« Dahut, les Dieux t'ont choisie, tu seras l'instrument de leur triomphe. Tu possèdes la clef d'or de Grallon; demain tu ouvriras les écluses de la ville. Le Dieu des chrétiens ne saurait empêcher ma vengeance, Is sera submergée. Va... »

Pâle et tremblante, Dahut tombe à genoux. Elle tord ses mains blanches et tourne ses yeux suppliants vers le Grand-Prêtre. Mais le dur regard du Druide la fascine ; elle ne peut reculer : son cœur d'amante sera plus fort que sa raison, elle obéira...

Is dort. Dans son palais, seul Gradlon veille encore. Des rides profondes creusent son auguste visage. Il songe à sa fille... Au loin gronde la mer ; elle bondit au flanc des digues noires. — « Dieu Tout-Puissant, toi que j'ai toujours servi, ramène mon enfant, ramène Dahut... »

Et Grallon se prosterne sur la dalle froide... Lorsqu'il se relève, il n'est plus seul : l'Abbé de Lan-Thévennec, Gwénolé, est près de lui.

— Roi, hâte-toi de quitter la ville : Dahut, éblouie par l'Esprit du Mal, a ouvert les écluses. La mer s'engouffre dans les rues, les flots déchaînés auront bientôt tout englouti.

Frappé de stupeur, Grallon peut à peine concevoir la triste réalité : il court, il appelle son enfant : « Dahut ! Dahut ! ton

père te cherche. Je ne quitterai pas ces lieux sans toi, je te sauverai ou je mourrai avec toi »...

Mais Gwénolé le presse : « Laisse cette fille parjure, voici ton cheval, sauve-toi ». Et le noble vieillard monte en selle et franchit les portes de la ville, poursuivi par les flots hurlants...

Soudain il se sent enlacer par des bras blancs dont il a oublié l'étreinte : sa fille angoissée le supplie de la sauver et s'accroche à lui de toute la force de son désespoir. Déjà la vague écumante atteint la monture du roi. Une voix de tonnerre hurle à son oreille : « Repousse le démon qui déchaîna les flots »...

En entendant ces mots, Dahut s'écrie : « Pardon mon père... Hoel bien-aimé, je meurs pour toi »... Ses bras desserrent leur étreinte désespérée ; elle glisse dans la mer qui se referme sur elle et s'arrête soudain.

Et la monture du roi, telle une cavale indomptée, bondit à travers les prés, traverse les vallées, franchit les collines et poursuit dans la nuit son galop effréné. On l'entendait au loin, et les paysans suivaient la folle chevauchée aux étincelles qu'une course échevelée arrachait aux pierres du chemin...

Grallon s'arrêta devant Quimper, la ville aux sept collines, que deux rivières enserrent dans leurs liens d'argent. Il la choisit pour capitale et y appela ses fidèles sujets...

C'est pourquoi, taillée dans le granit et tournée vers la ville d'Is, la statue équestre du vieux roi se dresse entre les tours jumelles de la cathédrale dédiée à saint Corentin.

COMMENT NAQUIT ET S'EMBELLIT LA LÉGENDE DE LA VILLE D'IS [1]

Il est curieux de constater que, jusqu'à présent, les folkloristes n'ont fait aucune étude critique de la légende. Les discussions n'ont guère roulé que sur l'emplacement présumé de la ville. Le Carguet, Jourdan de la Passardière, E. Delécluse, d'autres encore, ont rompu des lances pour défendre l'emplacement de leur choix.

Le secret de la ville l'Is.

Pour Le Carguet (2), la cité engloutie se trouvait au large de la baie des Trépassés. Pour étayer sa thèse, il prétend découvrir dans le Cartulaire de Landévennec des allusions discrètes à des événements anciens qui, conjugués avec les traditions du Cap-Sizun, lui suffisent pour trouver l'emplacement de la ville dont il fixe la fondation entre l'an 475 et l'an 480. Il voit dans les ruines gallo-romaines de Trouguer, près de la pointe du Van, les restes de « *la citadelle d'en haut* » qui dominait la ville d'Is ou « *cité d'en bas* ».

Jourdan de la Passardière situe la ville dans la baie de Douarnenez, au point de croisement supposé des voies gallo-romaines qui aboutissent à cette baie.

E. Delécluse (3), se basant sur les substructions découvertes à Douarnenez et dans les environs immédiats, y place la cité légendaire dont ces ruines constituaient, dit-il, une faible partie, le reste étant submergé.

Divers auteurs prétendent que l'on a pu voir des ruines sous la mer, dans la baie de Douarnenez. Daru écrit (4) : « Ni 13 siècles, ni les tempêtes de l'Océan n'ont pu faire disparaître les

(1) Ce chapitre a déjà paru dans la *Nouvelle Revue de Bretagne*, mars-avril 1949.
(2) *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1930, p. 5 à 25.
(3) *La Ville d'Is, ses origines, sa submersion. — Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1924, p. 85 à 91.
(4) *Histoire de Bretagne*. Paris 1826. Tome I, p. 70.

vestiges de la ville d'Is. On en aperçoit encore quelques-uns a fleur d'eau ; et les rameurs qui dirigent leur barque sur cette côte, désignent certains passages étroits et sinueux par des noms qui étaient autrefois ceux des rues de la ville submergée ».

Dans un article intitulé : « *Les variations du niveau du sol de la Bretagne* », paru en 1884 (1), P. Parize, professeur au collège de Morlaix, déclare avoir interrogé des scaphandriers que le capitaine Guérin, de l'Ile-de-Batz, employait pour le sauvetage des navires sur les côtes de Bretagne.

Ces scaphandriers lui affirmèrent qu'ils avaient exploré dans la baie de Douarnenez, les ruines d'une ville submergée. « On pouvait, disaient-ils, se promener dans les rues de la vieille ville encore marquées par des pans de murs écroulés ; on y retrouvait des allées d'arbres tracées par la base des troncs noircis. » L'un d'eux affirma avoir rencontré pendant cette pérégrination sous-marine, un escalier très élevé et encore solide, atteignant une dizaine de brasses à partir du fond.

Quel crédit peut-on faire aux assertions de ces deux écrivains ? Ils ne donnent aucune précision sur l'emplacement des vestiges dont ils parlent.

Notons que des traditions placent la cité fabuleuse dans la baie d'Audierne ; d'autres, au large de Penmarch ; d'autres enfin entre Loctudy et les îles Glénans. On parle également de ruines sous-marines aperçues dans ces parages. Toutes ces ruines n'étaient-elles pas tout simplement des rochers évoquant vaguement la forme de murailles écroulées ? Quoi qu'il en soit la ville d'Is garde jalousement le secret de son emplacement.

Les géologues sont d'accord pour affirmer que, depuis des millénaires, les côtes bretonnes ne cessent de s'enfoncer dans la mer. Les preuves de cet affaissement abondent. Peut-on s'étonner, dès lors, que des agglomérations côtières aient pu être submergées ? Is a bien pu être du nombre. L'étymologie semble ici venir fortifier notre hypothèse : *Is* ou *Izel*, signifie en breton, *bas*, par opposition à *huel* (haut). Si l'on donne au mot *ker* le sens de ville, Ker-Is signifierait « la ville basse ». Mais on sait que ce mot a d'autres acceptions.

En 1752, Dom Le Pelletier (2) paraît mettre en doute l'importance de l'agglomération. Il écrivait : « *Ker-Is a pu exister sous ce nom, mais au sens Breton qui est que* ker *est toute habitation, ville, bourg, village, hameau, et une maison seule. On dit que cette ville a été submergée par la mer, en punition de ses péchés. Je croi* (sic) *bien que la mer abyma cette prétendue*

(1) *Le Breton*, revue mensuelle publiée à Morlaix. Dix numéros seulement ont paru.
(2) *Dictionnaire de la langue bretonne*. Article *Is*, p. 457.

grande ville, mais je croi aussi que c'était un village situé sur le bord de la baie de Douarnenez, et à fleur d'eau de haute mer, de sorte que quelque ouragan ayant enflé la mer, l'aura poussée sur la terre et aura renversé ce village dont le nom de Ker-Is est habitation basse. *Les poètes bretons auront exagéré à leur ordinaire cet événement triste et funeste. La preuve que l'on peut donner de la réputation de cette habitation est que la grande entrée de Brest est nommée par les gens de ce pays,* Canol-Is *(le canal d'Is) ; mais ce peut être le Canal-Bas en distinction du plus haut, qui est celui de la Manche ; par le Conquet, en égard au Nord qui est censé le haut où la mer monte, et au Sud, ou Sud-Ouest, où la mer descend ».*

Nous pouvons admettre que plusieurs localités ont pu occuper une situation telle qu'elles ont pu aisément avoir été envahies par la mer, ce qui donnerait raison aux diverses traditions dont nous avons parlé.

Les transformations d'une légende.

Voyons maintenant comment s'est formée et embellie la légende et quelles ont été les étapes de ses transformations.

On s'imagine généralement que la légende d'Is, telle qu'on la raconte, nous arrive du fond des âges et porte la marque d'une antiquité reculée. Le mythe des villes englouties n'est pas particulier à la Bretagne ; il se retrouve dans les pays scandinaves, dans le Pays de Galles et en Irlande. Pour ce qui est d'une agglomération submergée sur la côte bretonne à la suite de quelque cataclysme, nous avons vu que la donnée elle-même peut fort bien être admise.

Sur ce thème, propre à frapper l'imagination, des épisodes sont venus se greffer. Ces épisodes ne sont pas comme on pourrait le croire, l'œuvre du peuple mais des gens d'église dont les ampliations nous ont valu la légende dorée si joliment contée par Albert Le Grand, et aussi des lettrés qui y ont ajouté les trouvailles de leur imagination. Ces additions ont été ensuite adoptées par le peuple qui les a transmises aux générations suivantes.

⁂

Rappelons en passant que le cartulaire de Landévennec, le plus ancien des cartulaires bretons, ne mentionne même pas le nom de la ville d'Is et examinons les récits des anciens chroniqueurs.

La première mention écrite que nous possédions nous est fournie par le chanoine Pierre Le Baud, aumônier d'Anne de Bretagne, ancêtre de nos historiens bretons, mort en 1515. Il

écrit dans son *Histoire de Bretagne* (1) : *« La grande cité d'Is, située près la grand'mer, fut, pour les péchés des habitants, submergée par les eaux issant de cette mer. Le roy Grallon, qui lors était en cette cité, échappa miraculeusement : c'est à savoir par le mérite de saint Guénolé. Et dit-on que encore appièrent les vestiges sur la rive qui, de l'ancien nom de la cité, est jusques à maintenant appelée Ys ».*

Un siècle plus tard, B. d'Argentré (décédé en 1580), écrivait dans son *Histoire de Bretagne* (2) : *« Les habitants trouvent comme laissé de main à main qu'il y avait au vieil temps, auparavant la venue des Ducs près de Kemper-Corentin, une grande ville appelée Is, sur le bord de la mer, laquelle ils disent avoir été submergée et couverte, le Roy Grallon estant en icelle. De laquelle adventure il se sauva comme par miracle, se monstrant encore en ces lieux des ruines. Mais de cela il n'y a pas grands témoins et n'est cette ville de Is (si elle fut), nommée en nul ancien, fors quelques légendes ».* Et d'Argentré ajoute plus loin : *« D'autres accidents, par semblables submersions, sont encore advenus ailleurs ».*

Un autre chroniqueur, le chanoine Jehan Moreau, né à Quimper à une date qui nous est inconnue, décédé en 1617, mentionne, entre la pointe du Van et la baie des Trépassés, d'importants vestiges de constructions gallo-romaines où se termine une route pavée partant de Quimper (3).

« Cette route, dit-il, aboutissait à cette très célèbre et prétendue ville appelée Is en la bouche du vulgaire du pays, qu'ils disent avoir été située où est présentement la baie de Douarnenez ou à la pointe du Raz, et qui depuis a été par succession de temps, conquise par la mer il y a environ 12 ou 1300 ans. Savoir est du temps des saints personnages Corentin, Guénolé, Tadec, régnant en ces temps-là en Bretagne le grand roy Grallon... et le tout est arrivé par une juste punition de Dieu pour les péchés du peuple de ladite ville...

...« Une certaine personne m'a assuré avoir vu et lu quelques pièces en vers bretons qui faisaient mention de cette ville en écriture de main, ce que je n'ai su découvrir, quelque diligence et recherche que j'aie pu faire ».

Ces trois récits sont concordants pour ce qui est des faits ; il y est question d'une ville submergée sous le règne du roi Grallon. Le chanoine Moreau ajoute aux deux premières versions une explication du cataclysme qui serait une punition de Dieu pour les péchés des habitants. Ni Le Baud, ni d'Argentré, ni

(1) Edition de 1638, p. 45.
(2) 4e édition, p. 49. La 1re édition parut en 1582.
(3) *Histoire de ce qui s'est passé en Bretagne durant les guerres de la Ligue et particulièrement dans le diocèse de Cornouaille,* p. 8 à 12.

Moreau, ne parlent de Dahut et de ses orgies, ni des écluses, ni des clefs, ni du démon qui poussa Dahut à les enlever à son père.

Le manuscrit en vers bretons recherché par le chanoine Moreau a été retrouvé au château de Keruzoret, en Plouvorn (F.); il a été publié, avec traduction et notes, par Emile Ernault dans les *Annales de Bretagne* (1). C'est un mystère en vers, en moyen breton ; il a été transcrit, peut-être rédigé par dom Jean Manaut, prêtre, de Plogonnec.

La légende comporte de nouveaux développements ; une grande place est donnée aux plaisirs coupables et aux péchés des habitants, afin de rendre la punition méritée. La ville fabuleuse est située dans une île qui porte son nom : « *An enezen a Ys avezo Dyquys punisset* ». Glazren (Grallon) devient l'oncle de saint Guénolé ; tous deux tentent de sauver les habitants en leur prêchant la pénitence. Peine inutile : le peuple les raille, les femmes galantes les outragent. La patience de Dieu finit par se lasser ; le châtiment prédit par saint Guénolé se produit : les flots recouvrent la ville.

A presantez meruant galant ha galantes ;
Act ynt oll en eur stroll, an foll gant an folles.

(A présent ils meurent, galants et galantes ;
Ils s'en sont allés tous ensemble, le fou avec la folle.)

Guénolé conduit le roi au rivage, sain et sauf.

En ce qui concerne Grallon, le dénouement est inspiré du lai de Marie de France où le monarque est sauvé des eaux par une fée. Pour ce qui est du personnage de saint Guénolé, déjà mentionné par Le Baud, on peut noter qu'aucune des anciennes vies de saint Guénolé ne rapporte l'épisode du sauvetage de Grallon ; elles ne nomment pas la ville d'Ys et ne relatent même aucun événement ayant trait à la submersion d'une ville quelconque. La vie la plus ancienne, qui se trouve dans le cartulaire de Landévennec et qui paraît avoir été rédigée au IX^e^ siècle d'après les documents conservés à l'abbaye, n'en fait pas davantage mention (2).

Dans le mystère publié et traduit par Ernault, il n'est question ni de Dahut, fille impudique de Grallon, ni des écluses qui protégeaient la ville, ni de la clef qui les ouvrait. Nulle trace non plus du tragique épisode représenté par Luminais dans un tableau du musée de Quimper (1) où l'on voit Grallon à cheval, repoussant Dahut dans les flots. Le mythe primitif a cependant été embelli et adapté dans un but d'édification religieuse.

(1) *Ar buhez sant Gwenolé abat, ar kentaf eus à Lantevennec.* (La vie de saint Guénolé, premier abbé de Landévennec). *Annales de Bretagne.* Tome XLI (1933), tomes 1 et 2 — 3 et 4. Un tirage à part a été fait par la librairie Plihon.

(2) Dans le mystère *La vie de saint Guénolé*, joué pour la première fois par la troupe de Ploujean en 1898, l'affabulation est à peu près la même que dans le mystère du XVI^e^ siècle. Guénolé y est également le neveu de Grallon. Anachronisme savoureux : les cabaretiers d'Is vendaient du café (au V^e^ siècle) !

Dahut apparaît dans la légende.

Le personnage de Dahut, entièrement inconnu de l'histoire, n'apparaît qu'au XVII^e^ siècle. Son introduction fut, vraisemblablement, l'œuvre des prédicateurs qui voulurent apporter au sombre drame des développements destinés à frapper l'imagination du peuple et à le maintenir dans le droit chemin.

Le premier texte où il est question de Dahut se trouve dans les *Vies des saints de la Bretagne Armorique,* par Albert Le Grand, religieux de Morlaix, ouvrage paru en 1636.

« *Guénolé allait souvent voir le Roy Grallon en la superbe cité d'Is, et preschoit fort hautement contre les abominations qui se commettoient en cette grande ville, toute absorbée en luxes, débauches et vanitez...*

« *Dieu lui révéla l'heure du chastiment... et dit au Roy : « Ha ! Sire ! Sire ! sortons au plustost de ce lieu, car l'ire de Dieu le va présentement accabler... »*

« *Le Roy fit incontinent trousser bagage et, ayant fait mettre hors ce qu'il avoit de plus cher, monte à cheval avec ses officiers et domestiques, et, à pointe d'éperon, se sauve hors la ville.*

« *A peine eust-il sorti les portes, qu'un orage violent s'éleva avec des vents si impétueux, que la mer, se jetant hors de ses limites ordinaires, et se précipitant de furie sur cette misérable Cité, la couvrit en moins de rien, noyant plusieurs milliers de personnes, dont on attribua la cause principale à la princesse Dahut, fille impudique du bon Roy, laquelle périt en cet abysme, et cuida causer la perte du Roy... pour ce que l'histoire assure qu'elle avait pris à son père la clef qu'il portoit pendante au col comme symbole de la royauté.* »

Dans ce récit, deux nouveaux éléments apparaissent : Dahut et la clef, symbole de la royauté. Il ne s'agit pas encore de la clef des écluses dont l'existence n'est même pas mentionnée. Le cataclysme décrit par A. Le Grand correspond à un raz-de-marée qui aurait recouvert la ville.

De plus en plus, la légende sera utilisée pour des fins d'édi-

(1) Ce tableau fut peint entre 1840 et 1850, époque où ce peintre nantais connut la notoriété.

fication religieuse. *An exerciçou spirituel eus ar vuez christen evit ar mission* (1). (Les exercices spirituels de la vie chrétienne pour la mission) relatent la légende et insistent sur le châtiment attiré sur la ville par les péchés des habitants.

⁂

Ogée ne semble pas croire en l'existence de la ville d'Is (2). *Cette ville, célèbre dans l'idée des gens qui aiment à se repaître de fables, fut engloutie suivant la tradition vulgaire, au temps du roi Grallon, pour punition des crimes de ses habitants. Les uns la placent à l'entrée du port d'Audierne, d'autres à l'extrémité de la baie de Douarnenez, d'autres à l'embouchure de la rivière de Quimper, d'autres enfin à Keraës (Carhaix). Mais l'opinion la plus probable est qu'elle n'exista jamais.*

Albert Le Grand avait attribué la fondation de Keraës à une princesse nommée Ahès qui aurait donné son nom à la ville.

Puis, écrit Ogée, *un nouveau champ s'ouvrant aux conjectures sur l'origine de cette ville, plusieurs modernes ont été jusqu'à regarder Keraës comme le Keris des anciens, et, par une légère transmutation de Keris en Keraës, se sont efforcés de rétablir sur la surface du globe une ville qui, depuis plusieurs siècles semblait en être disparue.*

Ce passage nous permet de comprendre la confusion qui amènera certains auteurs à appeler la fille de Grallon tantôt Dahut, tantôt Ahès ; il explique aussi l'annexion à la légende d'Is d'une tradition du pays de Carhaix dont nous parlerons plus loin.

Quant au fait que la voie romaine de Carhaix à la Pointe du Raz a pu être désignée sous le nom de *Hent-Ahez,* il ne prouve rien. Plusieurs voies romaines, dont celles de Carhaix à Brest et de Carhaix à Nantes, passent également pour avoir été construites par Ahès. Les fragments qui en restaient du temps de Cambry étaient également connus sous le nom de *Hent-Ahez.*

⁂

Cambry, qui parcourut le Finistère en 1794, fut le premier à attirer l'attention sur le folklore de ce département. Il est considéré comme l'un des précurseurs du romantisme ; comme les romantiques, il laissera vagabonder son imagination.

En ce qui concerne la ville d'Is (3) son récit rappelle celui

(1) Edition de 1767, p. 147.

(2) *Dictionnaire historique et géographique de Bretagne,* édition de 1848, p. 141 (en note).

(3) *Voyage dans le Finistère,* édition de Fréminville, p. 307.

d'Albert Le Grand : la submersion de la cité rappelle celui lente tempête. Toutefois, à la scène du châtiment il ajoute de nouveaux détails. Grallon essaie de sauver sa fille. *Docile à la voix du saint homme, il est à cheval et s'éloigne à toute bride. Dahut le suit en croupe... La main de l'éternel s'abaisse, les plus hautes tours de la ville sont englouties, les flots pressent en grondant le coursier du roi qui ne peut s'en dégager. Une voix terrible se fait entendre : « Prince, si tu veux te sauver, secoue le démon qui te suit en croupe ».*

Si le prince obéit et s'il noya sa fille, si la princesse, en se précipitant, se sacrifia pour son père, si Lucifer saisit Dahut pour épargner au prince le désagrément de la noyer, je n'en sais rien... La belle Dahut perdit la vie près du lieu qu'on appelle Poul- Dahut (Pouldavid). La tempête cessa, l'air devint calme, le ciel serein ; mais depuis ce moment, le vaste bassin sur lequel s'étendait une partie de la ville d'Is, fut couvert d'eau, c'est la baie de Douarnenez ».

Le récit de Marchangy (1) est inspiré de celui de Cambry.

Dans son *Histoire de Bretagne* (2), parue en 1826, Daru adopte la version qui place la ville d'Is à Carhaix (Ker-Ahès). Il appelle Ahès la fille du roi Grallon et rapporte une tradition du pays de Carhaix : *Il y a dans la Basse-Bretagne, près du village de Huelgoat, une espèce de fondrière, un abîme d'où s'élèvent des bruits lugubres : ce sont, aux dires des paysans voisins, les gémissements des amants de la princesse qu'elle faisait précipiter dans ce gouffre, victimes de ses fureurs et de son inconstance. Cette princesse se nommait, dit-on, Ahès, et on lui attribue la fondation du château de Ker-Ahès, qui est devenu la ville de Carhaix.*

Nous verrons plus loin que d'autres écrivains s'empareront de ce texte et l'annexeront à la légende de la ville d'Is, ville maritime.

La ville d'Is devient une conquête de l'industrie sur la mer. La digue, les écluses.

Avec le romantisme, le mythe va prendre une forme plus merveilleuse, plus littéraire aussi. Kerdanet, Pitre-Chevalier, H. de la Villemarqué et surtout Emile Souvestre, vont prendre avec la légende des libertés excessives, la charger d'épisodes nouveaux, l'enjoliver pour en augmenter l'intérêt.

Dans l'édition qu'il publia en 1837 des *Vies des saints de la*

(1) *Tristan le voyageur ou la France au* XIV^e^ *siècle.* Paris, 1825. T. I., p. 207. Bibl. Nat. 8° Ll2 8.

(2) Paris, Firmin Didot, père et fils, t. I, p. 70. Bibl. Nat. 8° Lk2 472.

Bretagne Armorique (1), Kerdanet copie textuellement Daru sans indiquer ses sources. Après avoir dit qu'il ne reste de la ville d'Is qu'un souvenir confus et douteux, il relate complaisamment la légende (2) et y ajoute des détails nés de son imagination.

Pour la première fois il sera question d'une digue, d'écluses et des clefs qui les ouvrent : *La ville n'était défendue des invasions de l'Océan que par une digue au milieu de laquelle des écluses, ingénieusement ménagées, livraient passage au volume d'eau nécessaire pour alimenter les nombreux canaux. Le roi Grallon faisait garder avec soin les clefs de ces écluses et présidait lui-même chaque mois à l'entrée des eaux dans la ville. Les intrigues et les crimes d'Ahez ayant enfin arraché au roi les restes du pouvoir, elle s'empara des clefs ; mais dans le tumulte affreux qui s'éleva au milieu de cette licence effrénée qu'elle-même avait excitée, elle ne put conserver ce précieux talisman : il tomba dans des mains ignorantes et barbares et les écluses furent ouvertes.*

Les thèmes de Kerdanet et de Daru seront repris par Pitre-Chevalier puis par E. Souvestre, qui amplifieront et inventeront de nouveaux épisodes. Désormais, la fille de Grallon sera appelée indifféremment Dahut ou Ahès.

Dans la première édition de *La Bretagne ancienne*, parue en 1844, Pitre-Chevalier écrit (3) : *L'exemple des débauches était donné publiquement par la fille même de Grallon, la belle Ahez ou Dahut, dont les débordements surpassent tout ce qu'on nous a conté d'Honoria, de Messaline et de Marguerite de Bourgogne. Les paysans d'Huelgoat montrent encore un gouffre où Dahut faisait précipiter ses amants...*

« ...La ville d'Is, conquête de l'industrie sur la mer, occupait une plage très basse, incessamment menacée par les flots ; elle avait des remparts, des digues et des écluses dont les clefs étaient déposées dans une cassette de fer ; le roi seul ouvrait cette cassette au moyen d'une clef d'or suspendue à son cou.

« Or, Dahut qui avait promis cette clef d'or à un de ses amants, la ravit à son père endormi par ses caresses; et quelques instants après, la mer entrait dans la ville...

Dans cette première édition, Pitre-Chevalier donne le texte français de la *« Submersion de la ville d'Is »*, par H. de la Villemarqué, que ce dernier lui avait communiqué et qui était encore inédit. Cette chanson, présentée par l'auteur comme très ancienne, et qui est une supercherie littéraire, trop connue pour qu'il soit utile d'insister, n'avait pas paru dans la 1re édition du

(1) Page 57, note 1.
(2) Page 56, note 1.
(3) Pages 88 à 90.

Barzaz-Breiz, publiée en août 1837. C'est donc entre 1837 et 1844 qu'elle fut écrite. Elle parut en juin 1845 dans une nouvelle édition du *Barzaz-Breiz*, augmentée de 33 pièces nouvelles.

Parmi les particularités de *« Livaden Geris »* (Submersion de la ville d'Is), relevons que la cité était défendue contre l'invasion de la mer par un puits immense destiné à recevoir les eaux à l'époque des grandes marées. Ce puits avait une porte secrète dont le roi seul gardait la clef et qu'il ouvrait ou fermait selon les besoins.

Suivant A. de Blois (1), l'idée de ce puits fut suggérée à H. de la Villemarqué par la légende du puits de N.-D. du Guéodet, à Quimper, par lequel l'eau de la mer jaillirait pour noyer la ville si la bougie du vœu, qui brûlait dans la chapelle voisine venait à s'éteindre. Quant à Dahut, la chanson rapporte qu'après sa mort, elle devint une sirène qui apparaissait aux pêcheurs « peignant ses cheveux blonds comme l'or » ; « ses chants étaient plaintifs comme les flots ».

Kerambrun a publié en 1839 un poème de 74 vers intitulé *« La ville d'Is, légende bretonne »* (2). Ce poème ne nous fournit aucun élément nouveau. Parlant des amours quotidiennes de Dahut, il écrit :

Tout entière livrée à ses sens, chaque jour
La voyait se souiller dans un nouvel amour.
Et d'imiter ses mœurs, toute femme jalouse,
Eût bientôt dédaigné le doux titre d'épouse.

En pleine fantasmagorie.

Avec Emile Souvestre, nous serons en pleine fantasmagorie. L'écrivain morlaisien a narré dans *Le Foyer breton*, paru en 1844, une légende de la ville d'Is, embellie, déformée et considérablement augmentée. Il ne s'est pas contenté d'adopter les versions de Cambry, de Daru, de Kerdanet, et de les enchaîner, il a imaginé un récit au déroulement duquel il ajoutera des épisodes merveilleux.

Dans une note au lecteur, il prévient que sa version s'éloigne en plusieurs points de celle d'Albert Le Grand et il attribue ces changements à l'imagination populaire « qui s'est plue à commenter les faits et à multiplier les détails de la légende primitive ».

Les détails qu'il prétend nés de la tradition populaire, n'ont

(1) Manuscrit d'une étude sur la recherche de la Ville d'Is.
(2) Ce poème a paru dans *L'Auxiliaire breton*, 1er juillet 1839.

rien à voir avec la tradition. Il substitue saint Corentin à saint Guénolé. C'est Dahut et non Grallon qui porte à son cou les clefs de la ville, « c'est à cause de cela, dit-il, que le peuple l'appelait *Alc'huez* (clef), ou plus brièvement Ahès ». La fille de Grallon qu'il appelle tantôt Dahut, tantôt Ahès, est une magicienne ; elle a recours aux korrigans pour construire les digues et forger les portes de fer. Aux débordements de Dahut, il annexe des détails nouveaux. Ajoutant au récit des amants jetés dans le gouffre d'Huelgoat, rapporté par Daru, il invente de toutes pièces le masque magique qui leur permettait d'arriver jusqu'à elle et qui, le lendemain, se resserrait et les étranglait. Il invente également l'homme noir qui plaçait les corps sur son cheval et les précipitait dans le gouffre.

Le thème des amants de Dahut, avec les détails qui s'y rattachent, fait penser aux amours de Marguerite de Bourgogne dans « La Tour de Nesle ». *Le Foyer Breton* a paru 12 ans après le drame d'Alexandre Dumas. Ce drame fut joué à Brest et à Morlaix en 1883. Souvestre s'en est inspiré. On en trouve en quelque sorte l'aveu dans la notice qu'il écrivit sur Quimper dans l'*Histoire des villes de France* par A. Guibert (1). Parlant de la ville d'Is qu'il considère « comme un de ces mille problèmes que le passé semble proposer par ironie à la science du présent », il ajoute : « Dahut s'était fait une couronne de ses vices et avait pris pour pages les Sept péchés capitaux. Précédant dans ses monstrueuses inventions la Marguerite de Bourgogne de « La Tour de Nesle », elle faisait conduire chaque soir au fond de sa retraite, quelque étranger qu'un homme noir lui amenait masqué... » (2).

Quant au démon déguisé en beau prince vêtu de rouge, il apparaît dans l'opéra de Meyerbeer, joué en 1831.

Sans examiner de plus près la version d'Emile Souvestre, force nous est de conclure qu'il a pris avec la légende de singulières libertés. Etudiant plusieurs contes du *Foyer breton*, F. Gourvil a montré (3) que l'écrivain morlaisien était avant tout préoccupé de leur donner une forme littéraire, de les localiser, de les « armoricaniser », de manière à faire de la Bretagne une région dont les légendes aient un caractère à part. Nos remarques ne peuvent que confirmer cette appréciation.

⁂

Une « gwerz », *Ar Roue Gralon ha kear Is*, parut sans nom d'auteur en 1850. Elle fut prise pour un chant très ancien, pour l'archaïque complainte d'un barde populaire. A. Le Braz, lui-même, s'y laissa prendre et la salua comme « une œuvre anonyme venue du fond des âges ». Ce chant, magnifique dans sa facture bretonne, est inspiré de la version d'E. Souvestre ; il est l'œuvre d'un lettré breton : Olivier Souêtre, dit Souvestre, né à Plourin-Morlaix.

⁂

Arrêtons là l'étude des développements apportés à la légende. Le sombre drame a, depuis Souvestre, inspiré de nombreux poètes et écrivains. Il a fourni à Lalo la matière d'un opéra : *Le Roi d'Is ;* le chanoine F. Cornou a publié en 1912 un drame en cinq actes où il adopte la version d'E. Souvestre et met en opposition le druidisme et le christianisme.

Signalons encore un ouvrage de Ch. Guyot : *La légende de la ville d'Is*, publié à la librairie Piazza (1926). Dans un volume de 150 pages, l'auteur ajoute aux versions déjà connues, de nouvelles élucubrations et de nouveaux personnages. Il nous informe que son livre est écrit « *d'après les anciens textes* » ! Nous savons maintenant ce qu'il faut penser de cette affirmation.

Dans ses *Légendes traditionnelles de la Bretagne*, Louis Aubert donne les grandes lignes de la légende de la ville d'Is et s'attache plus particulièrement aux données historiques.

Enfin, G.-G. Toudouze présente la cité fabuleuse sous un jour encore plus romancé dans l'un de ses derniers ouvrages : *Les derniers jours d'Is la maudite*.

⁂

Il résulte de tout ce qui précède que la part du peuple dans les développements de la légende de la ville d'Is, apparaît comme à peu près nulle. Il fut seulement l'agent de transmission qui collectivisa en quelque sorte les inventions des ecclésiastiques et des écrivains.

Notre conclusion sera qu'en matière de folklore, de poésies populaires, de traditions, il faut être prudent. La méthode que nous avons suivie pour la recherche des transformations d'une légende, pourrait être appliquée à d'autres. Il y aurait là une nouvelle voie à suivre dans l'établissement des causes ayant déterminé l'élaboration des légendes en général.

(1) Tome I, p. 199. Cet ouvrage a paru en 1844, année où parut également *Le Foyer Breton*.

(2) Dans la version qu'il donne de la légende de la ville d'Is, Pitre-Chevalier comparait également Dahut à Marguerite de Bourgogne.

(3) *Nouvelle Revue de Bretagne*, numéros 5 et 6, année 1948.

IMP. BARGAIN, QUIMPER

DÉPOT LÉGAL N° 1 - 2e TRIMESTRE 1953